

Enactivisme et internalisme : de l'ontologie à la clinique

Gertrudis VAN DE VIJVER*, Ariane BAZAN**, Franc ROTTIERS*, John GILBERT*

RESUME. Le but de cet article est de cerner au plus près l'enjeu de la « querelle ontologique » entre énonctivisme et internalisme, à partir de deux types de questionnement, l'un métaphysique et l'autre clinique. Pour ce qui concerne le volet métaphysique, notre propos est de comprendre la portée des distinctions conceptuelles à partir des positionnements ontologiques fondamentaux en jeu. Nous en avons délimité deux : d'une part la question ontologique peut être considérée « décidable » à partir du schéma conceptuel, d'autre part la question ontologique exige une clarification et une explicitation de la nature et la signification de « ce qui est » à partir des conditions de possibilité (i.e. processus de différenciation, de constitution) considérées comme pertinentes. Nous avons situé l'énonctivisme plus proche de ce dernier point de vue, plus proche aussi des soucis de constitution caractéristiques de la philosophie critique. Le volet clinique se propose de voir de manière plus concrète ce qui peut être constitutif de la perception à partir de trois cas cliniques. Le premier cas illustre une étonnante résonance entre la systématique du comportement du patient et le dispositif expérimental de Lenay – en particulier à propos de ce qui est nommé 'le balayage'. Le second cas offre une voie de sortie par rapport à la critique que Jacob adresse à l'énonctivisme: alors que la critique dénonce le contresens entre le modèle énonctiviste et l'atténuation structurelle du retour sensoriel, le cas montre comment cette atténuation pourrait au contraire être essentielle à la constitution normale de la perception. Un troisième cas clinique permet alors de saisir le rôle constitutif de ces deux dynamiques de constitution, c'est-à-dire le balayage et l'atténuation, au niveau de la perception du langage.

Mots clés : énonctivisme, internalisme, externalisme, psychopathologie, métaphysique, constitution, perception, ontologie, philosophie critique.

ABSTRACT. Enactivism and Internalism: from Ontology to Clinics. The aim of this article is to delineate as clearly as possible the upshot of the ontological quarrel between enactivism and internalism, on the basis of two types of questioning, the one metaphysical and the other clinical. The metaphysical side envisages to understand the range of the conceptual distinctions on the basis of the fundamental ontological positions at stake. Two positions are being distinguished: on the one hand ontology is seen to be "decidable" on the basis of the conceptual schema alone, on the other hand it is seen to require a clarification and an explicitation of the nature and the meaning of "what there is" starting from the conditions of possibility (e.g. processes of differentiation, of constitution) considered as relevant. Enactivism is situated closer to the latter point of view, closer also to the constitutional concerns characteristic of critical philosophy. The clinical side proposes to analyse in a more practical way what can be the meaning of constitution in relation to perception on the basis of three clinical cases. The first case illustrates a surprising resonance between the systematic-

* Université de Gand, Centre de Philosophie Critique, Département de Philosophie et Sciences Morales, Blandijnberg 2, B-9000 Gand, Belgique; gertrudis.vandevijver@ugent.be, franck.rotti@ugent.be, j.gilbert@skynet.be.

** Université de Gand, Département de Psychanalyse, Henri Dunantlaan 2, B-9000 Gand; Institut Psychiatrique Sint-Amandus, Reigerlostraat 10, B-8730 Beernem, Belgique; arianebazan@hotmail.com.

ity of the behavior of the patient and the experimental design discussed by Lenay — in particular in relation to what is called by the author “balayage”. The second case offers a solution with regard to the critique Jacob addresses to enactivism: whereas his criticism denounces the incompatibility between the enactivist model and the structural attenuation of the sensorial return, the case study illustrates how that attenuation could, on the contrary, be essential to the normal constitution of perception. A third clinical case allows grasping the constitutive role of those two dynamics of constitution, e.g. the “balayage” and the attenuation, at the level of the perception of language.

Key-words: enactivism, externalism, psychopathology, metaphysics, constitution, perception, ontology, critical philosophy

QUESTIONS DE LIMITES, QUESTIONS ONTOLOGIQUES

Il est vrai que la conception énaïve de la perception est souvent présentée par ses partisans comme ayant des conséquences ontologiques radicales sur la nature et le contenu de l’expérience visuelle (cf. Jacob, p. 13). Qui plus est, l’énactivisme aurait des conséquences radicalement différentes de, et à maints égards incompatibles avec une conception « classique », cognitive ou internaliste de la perception. Si la position internaliste (cartésienne) considère que « la nature et le contenu de tout état psychologique d’un individu dépendent des seules ressources mentales intrinsèques à cet individu et sont indépendantes à la fois de son corps et de son environnement » (Jacob, p. 13), la position énaïviste considérera que les états psychologiques, les contenus des expériences psychologiques, s’individuent de manière différente, notamment à partir de « l’activité exploratoire de l’environnement » (Jacob, p. 14), c’est-à-dire du corps et, le cas échéant, de prothèses appropriées, visuelles ou autres. La querelle entre internalisme et externalisme, ou entre un cognitivisme internaliste et un énaïvisme externaliste serait donc avant tout une querelle *ontologique* autour des « principes d’individuation de la nature et du contenu des états psychologiques » (Jacob, p. 14). Cette querelle porterait en premier lieu sur le statut du corps, qui est selon les énaïvistes une instance active et exploratrice tournée vers un environnement, une source d’expérience et de savoir ayant des implications non-négligeables au niveau de nos perceptions et de nos représentations, tandis que pour les cognitivistes internalistes, la perception (ou la cognition) se laisserait aborder de manière adéquate et valable au niveau proprement computationnel ou représentationnel, sans qu’une interférence significative est à espérer au niveau de l’action du corps. Dans le dernier cas, des distinctions fondamentales sont faites entre percevoir comme « l’enregistrement d’un fait », l’intention d’agir et l’action proprement dite (cf. Jacob, p. 12). Ces distinctions risqueraient de s’estomper dans une vision où la perception est vue comme une action, dans la mesure où l’action couvrirait à la fois et de manière confuse ces trois registres.

Il n’est pas notre intention d’entrer dans la technicité du débat concernant le statut de l’énactivisme ou de la distinction entre internalisme et externalisme. Toutefois, il nous semble important d’essayer de cerner de plus près l’enjeu de la dite « querelle ontologique ». En particulier la question d’où, de quel point de vue, au nom de quoi, les distinctions sont faites reste pour nous quelque peu énigmatique. Déjà, il ne nous semble pas évident de considérer un cadre ontologique, et une éventuelle querelle venant des incompatibilités à ce niveau, simplement à partir du *statut* des entités individuées. Nous savons bien que dans la tradition analytique, en particulier depuis l’article de Quine sur

l'ontologie, « On what there is » (1948), la question ontologique s'inscrit largement dans le registre sémantique : il ne s'agit pas de déterminer ce qui *est*, il s'agit de déterminer ce que le cadre conceptuel *dit* ce qui est¹. A ce niveau-là, il peut sembler que les incompatibilités sont évidentes : dans l'internalisme les états psychologiques se laissent individuer au niveau computationnel/représentationnel, tandis que dans l'externalisme cette individuation se fait (aussi) à partir du corps sensori-moteur. Mais est-ce que l'enjeu ontologique ne se situe qu'à ce niveau-là ? Au-delà des divergences conceptuelles apparentes, il est en effet frappant de noter comment dans l'article de Jacob et dans les textes de Noë qu'il cite, les deux positions sont traitées à partir d'un seul et même cadre où « règne » déjà une distinction, de manière tacite, entre interne et externe, entre corps et esprit, ou entre action et représentation.

Prenons, par exemple, l'idée de l'externalisme du véhicule. Noë (2004, p. 50) soutient que « il n'est pas besoin de re-présenter le monde sur son disque dur interne », ou encore (cf. Jacob, p. 15) que « notre sens perceptif de la présence des détails dans une scène visuelle n'exige pas la construction (ou l'hypothèse) d'une représentation interne détaillée ». D'où l'idée de « l'externalisme du véhicule » : tout ne doit pas être à l'intérieur du moment qu'une partie peut être mise au compte du véhicule extérieur. Mais qu'est-ce qui est « véhiculé » dans une telle approche ? Non seulement il devient clair que ce qui est interne et externe a déjà été décidé d'une certaine manière, même si la décision elle-même reste largement implicite. De plus, il s'avère qu'une telle distinction est soutenue en termes de « plus ou moins » : une représentation interne *détaillée* n'est pas nécessaire dans la mesure où le véhicule externe fait l'affaire.

Autre exemple : la discussion que développe Pierre Jacob sur la différence entre dépendance causale et dépendance constitutive (p. 14). Sans nous arrêter sur la façon problématique dont le terme « constitution » est ici utilisé, ce qui est « véhiculé » dans cette distinction est une certaine forme de réalisme selon lequel « les livres, les maisons d'édition, les bibliothèques, les ordinateurs et les centrales électriques » peuvent être considérés comme faisant partie du *contenu* de certaines croyances, *en vertu du fait* que ces objets font partie de la chaîne causale impliquée dans la formation des croyances. Toutefois, d'autres objets n'en font apparemment pas partie. En effet, quand Jacob, suivant ici Rowlands, traite du contenu des croyances sur les virus il dit la chose suivante (p. 14) : « (...) on aurait tort de soutenir, par exemple, que les microscopes sont constitutifs du contenu des croyances sur le virus (ou de la signification du mot français « virus ») à partir du fait qu'ils contribuent efficacement à former des croyances sur les virus. » A partir de quel critère sera-t-il alors décidé si oui ou non un objet fera partie de manière significative d'une chaîne causale menant à des contenus de croyances ? Est-il si évident d'exclure le microscope, ou le stylo et le papier, en tant que choses contribuant potentiellement à la constitu-

¹ Quine le note bien dans cet article, en y ajoutant toutefois une boutade : le schème conceptuel nous permet de révéler ce qui *est selon* ou *dans* ce schème conceptuel, mais ce qui *est*, c'est autre chose (p. 14). Quine a contribué ainsi à installer le débat ontologique dans le registre sémantique, tout en gardant pour lui-même, et sans doute pour quelques autres, une issue de secours (qui est gardée largement implicite) pour affronter ceux qui ne traiteraient pas la question du schème conceptuel de manière sérieuse : une analyse du schème conceptuel nous permet en effet de révéler l'engagement ontologique (« ontological commitment »), mais pour « vraiment » savoir ce qui est, pour connaître le vrai engagement ontologique, il faut encore *vouloir* que les énoncés de ce schème soient *vrais* (pp. 12-13).

tion d'un objet (scientifique ou autre) ? Manifestement, le virus, comme beaucoup d'autres choses sur lesquelles il semble y avoir un accord « évident », est quelque chose « out there », quelque chose qui se laisse sans doute aborder de différentes manières, par microscope, stylo ou papier, mais dont « l'objectivité » est assurée en définitive indépendamment des manières et moyens utilisés pour l'approcher.

Nous mettons en question précisément ce genre d'évidence et d'objectivité qui est véhiculé ici. Notre propos concerne donc bien la question ontologique et une divergence fondamentale s'annonce entre d'une part ceux qui semblent considérer que la question ontologique est « décidable » à partir du schéma conceptuel, ou au contraire ceux qui soutiennent que « ce qui est » concerne bien d'une certaine manière ce qui est déjà en jeu, mais dont il s'agit de clarifier et d'explicitier la nature et la signification à partir de conditions de possibilité considérées comme pertinentes.

En ce qui concerne le premier point de vue, il s'est avéré, à travers la philosophie analytique, la philosophie de l'esprit, le cognitivisme, etc., que ce qui est en jeu au niveau ontologique est très souvent une conception du « sens commun » de ce qui est ou n'est pas, conception dont on peut se demander si elle ne repose pas plus sur le « bon sens », c'est-à-dire sur des accords ou désaccords sociaux et sur des mécanismes de consolidation de groupe que sur des arguments philosophiques. Wittgenstein le soulignait déjà, de manière provocatrice, en défiant Moore et Russell de « prouver qu'il n'y a pas de rhinocéros dans la salle ». Ce sur quoi il mettait le doigt avec cette provocation, était une certaine forme de réalisme du « common sense » dont Russell et Moore partageaient l'intuition, dans la mesure où ils avaient tendance à traiter l'argument selon lequel il n'y a « manifestement » pas de rhinocéros dans la salle, comme argument philosophique. Wittgenstein mettait en doute précisément la valeur philosophique de cet argument.

Le point de vue alternatif se démarque nettement d'un point de vue réaliste en tâchant de prendre en compte et d'articuler l'idée que « ce qui est » n'est jamais donné ou évident, mais est au contraire toujours « mené à être ». Ce qui est évident, *n'est pas* – précisément dans la mesure où il s'agit d'une évidence². Par exemple, la question que Husserl (1974 [1954]) se pose dans *L'origine de la géométrie*, concerne la façon dont un objet mathématique est « mené à être » en tant qu'objet. Il décrit ce processus à travers différentes phases ou étapes, parmi lesquelles il considère l'écrit (« le stylo et le papier »), comme constitutif de cette objectivité. Dans une telle approche, il n'est donc pas évident de considérer l'écrit comme quelque chose de négligeable, comme il n'est sans doute pas évident de considérer le microscope comme non constitutif du virus en tant qu'objet scientifique³.

De manière générale, le deuxième point de vue considère que tout questionnement ontologique doit entraîner une confrontation de la raison avec sa propre historicité, et que toute science doit donc assumer l'historicité de son

² C'est pourquoi Husserl disait, dans sa quatrième Recherche Logique (§14, note 3), que la philosophie est la science des banalités ou des trivialités (« Trivialitäten »), ce par quoi il entendait que la philosophie doit s'occuper des choses qui risquent de disparaître ou de rester enfouies dans les plis de l'évidence.

³ Une histoire des sciences se dessine à partir de cette approche, dans la lignée foucauldienne, par exemple dans les travaux de H.J. Rheinberger (1997).

objet. C'est là l'enjeu central d'une approche critique en philosophie. « Ce qui est » n'est pas donné de manière anhistorique, mais peut par contre acquérir un statut d'existence à l'intérieur d'une *activité signifiante* qui s'est déployée dans le temps. La question ontologique est alors prise dans un projet où l'instance signifiante (ou raisonnable) examine à chaque fois sa propre validité en s'affrontant à sa propre historicité. Par conséquent, si interne et externe, corps et esprit, activité et passivité sont différenciés, l'approche critique entraînera un questionnement des processus de différenciation qui ont été en jeu pour en arriver à ces distinctions. Elle demandera donc une explicitation des conditions dans lesquelles ces termes ont acquis une signification. Cette explicitation peut très bien se faire à différents niveaux, au niveau sensitif, représentationnel, symbolique. Une telle approche pourrait même en un sens être appelée véritablement énaïvistique, dans la mesure où les processus d'explicitation décrits ci-dessus sont bien des formes d'activité qui en tant que telles priment sur les résultats de ces activités. La discussion que développe Jacob, à partir de sa lecture des textes de Noë, démontre toutefois qu'il n'est pas facile pour l'énaïvistisme d'éviter l'écueil cartésien et qu'il n'est certainement pas suffisant de s'en tenir à promouvoir au niveau conceptuel l'idée du corps, de l'action ou de la sensori-motricité du corps.

Comment alors articuler une position qui tienne compte de ce qui est du corps ou de l'activité corporelle sans être pris de manière implicite dans le schéma cartésien? Qui plus est, comment tracer des lignes de recherche qui seraient plus proches de l'idée que tout ce qui *est*, soit au niveau de ce qu'on appelle le corps, soit au niveau de ce qu'on appelle l'esprit, est le résultat d'un processus dynamique qui mène à cette différenciation? Nous parlions de la distinction entre corps et esprit, mais nous aurions tout aussi bien pu prendre comme exemple celle entre sujet et objet, entre forme et contenu, entre intérieur et extérieur, ou entre activité et passivité. De manière abstraite, il s'agit à chaque fois de comprendre ces distinctions à partir des processus de différenciation dont elles sont issues *comme* ces distinctions-là. L'idée que le corps en tant qu'instance active au niveau sensori-moteur ait un impact sur les processus cognitifs, représentationnels ou computationnels, demande donc une clarification ou une explicitation du point de vue à partir duquel *à la fois* le corps et la cognition acquièrent un sens. La question centrale dans une démarche dynamique et critique, devient donc celle du *point de vue* à partir duquel les distinctions acquièrent un sens. Sans doute la manière la plus appropriée pour aborder cette idée de point de vue, la meilleure façon de révéler les points implicites à l'œuvre dans les distinctions que nous venons de décrire, est de partir de conditions dynamiques et historiques *autres*, c'est-à-dire autres que purement conceptuelles ou philosophiques. C'est ce que nous proposons de faire dans la deuxième partie de ce commentaire, en prenant appui dans l'article de Charles Lenay d'une part, et dans quelques fragments cliniques d'autre part. Ce qui motive ce dernier choix, est l'idée que ce qui se présente dans la clinique a un potentiel de surprise, de choc même, par rapport aux distinctions conceptuelles qui nous bercent quotidiennement. Ce que nous discuterons en particulier, c'est le fait que la distinction entre interne et externe requiert chez certains sujets un effort tellement éloigné de ou étrange par rapport à cette évidence quotidienne, que s'ouvre à nous une autre perspective sur ce que peut vouloir dire un processus actif et articulé dans lequel quelque chose de l'ordre de l'objet (l'extérieur) est activement différencié, délimité, détaché même du sujet (inté-

rieur), une autre perspective donc sur un processus par lequel une expérience « se fait » intentionnelle tout en délimitant, détachant sujet et objet.

POINTS DE VUE : LA CLINIQUE ET L'EXPERIMENTATION

Grâce à son dispositif expérimental Lenay en vient à qualifier la perception comme « l'apparaître des objets dans une extériorité » et le mouvement actif du sujet comme ce qui permet de constituer « un espace de perception » sans quoi non seulement les capacités de discrimination du sujet restent très limitées, mais encore « les stimuli demeurent perçus à la surface de la peau » (p. 28).

Mettons en parallèle ces qualifications avec quelques observations cliniques avec des patients psychotiques⁴.

Un premier patient, R.V., 45 ans fait preuve d'un comportement curieux : il semble ne pas pouvoir avancer de trois pas sans devoir en refaire deux en sens arrière, il ne peut ouvrir une porte sans la refermer, pour la rouvrir ensuite, la refermer un peu, l'entrouvrir, la refermer etc. Fréquemment, il fait et défait, complètement ou bien partiellement et à plusieurs reprises, certains de ses gestes, tant dans le sens avant que dans le sens arrière. Non seulement il en est ainsi de tous ses mouvements ambulatoires et gestuelles propres, qui plus est, il demande fréquemment à ceux qui l'entourent d'en faire autant : de revenir sur leurs pas, de faire en sens inverse le geste de la main ou de la tête qu'ils viennent de faire, de refermer le livre qu'ils viennent d'ouvrir, etc.

En session, il donne l'explication suivante à son comportement : il souffre de 'sensations pénétrantes' (en Flamand : 'indringende gevoelens'), c'est-à-dire que le monde lui tombe dessus et lui colle à la peau : il a l'expérience que les autres personnes présentes dans les couloirs ou dans les salles et qu'il aperçoit s'avancer au loin, l'envahissent, viennent sur lui, viennent en lui, que la chaise sur laquelle il s'assied, rentre en lui. En d'autres termes, il ne parvient pas, d'ordinaire, à avoir (à créer ?) l'expérience de *distance*, ou encore, pour reprendre les termes de Lenay, les stimuli demeurent perçus à la surface de la peau, pénétrant la surface de la peau.

En session, R.V. ajoute de plus que les *mouvements* des autres (personnes, choses) lui causent des 'pétilllements sur la rétine' ('knetteringen op het netvlies') et que ces pétilllements sont la cause directe et unique de 'pensées indésirables'. Si tout était immobile, dit-il, il n'aurait pas de problèmes. Quelques exemples de telles 'pensées indésirables' : 'une aiguille dans mon œil', 'la désintégration de mon appareil photo quand G.C. passait au niveau de l'armoire dans le premier living', 'mon œil aspiré', 'un pénis à travers mon couteau', 'mon muscle pectoral déchiré quand P.L. passait dans le couloir', 'mes entrailles sorties quand C.C. passait au niveau de l'ancienne laverie', 'quand J.D. allait de l'endroit où pend l'ouvre-boîte à sa chaise, mes couilles décrochées ou fondues', 'quand le commandant des pompiers allait à la ferme, mon gros intestin un peu déchiré' etc. (témoignages écrits datant du 11.09.1995 au 21.11.1998).

⁴ Ces observations ont été faites par Ariane Bazan à l'institut psychiatrique de Beernem, pendant la période de septembre 2005 à février 2006.⁴ RV, CV et LD ont un diagnostic de schizophrénie selon le DSM. RV entend des voix et produit des néologismes et des déformations de mots; tant CV que LD ont un délire élaboré. Tous les patients sont sous neuroleptiques.

Pour être quitte de ses pensées, les gens concernés doivent défaire les mouvements qui sont à l'origine de ses pensées indésirables, c'est-à-dire que G.C., par exemple, doit rebrousser chemin à partir de l'armoire dans le premier living, J.D. doit aller de sa chaise à l'endroit où pend l'ouvre-boîte en marche arrière etc. Si d'aventure la personne concernée accepte de faire le mouvement inverse, R.V. fixe avec attention cette manœuvre, puis baisse la tête en fermant les yeux de façon crispée, semble se concentrer un moment, puis relève la tête, et il semble qu'il soit quitte de la pensée indésirable. Cela ne signifie pas pour autant qu'il n'y ait plus accès : quand on la lui demande, il est toujours en état de la donner. Simplement, il semble ne plus être poursuivi par elle. Dans le cas (fréquent) où les gens concernées refusent (lassés) de défaire le mouvement, il semble que R.V. ne puisse se défaire de la pensée indésirable. Les pensées indésirables s'accumulent alors à différents endroits. Il dit ainsi qu'il n'est pas encore prêt à quitter le département dans l'institut psychiatrique où il réside (pour un autre département) car « il y a encore tant de pensées à défaire ».

Un autre patient, C.V., 40 ans, fonctionne relativement bien en groupe, mais souffre du fait qu'il doit investir une quantité énorme de temps et d'énergie à contre-penser une masse de pensées qui lui rendraient la vie impossible. En session, il rend compte de ce qu'il vit : quand il perçoit le monde, son vécu est envahi par les détails de cette perception. C'est-à-dire, s'il se laissait aller, il serait rapidement englouti par le pointillé du papier peint, par les dessins dans le bois, par les irrégularités dans le dessin du sol, par les lignes des contours des meubles, etc. – et en particulier par toute asymétrie, irrégularité ou par tout dépassement. Ces asymétries et imperfections sont de véritables menaces pour son attention ; elles sont capables d'envahir tout son espace mental et de le mener de question en question : « D'où vient cette asymétrie, qui l'a produite, pourquoi, quel était le motif de celui qui l'a produite ? ». Cet état des choses oblige C.V. à investir de façon structurelle dans son programme journalier une quantité de temps dédiée à l'activité de contre-penser. Il se fatigue mentalement tant du fait de devoir contre-penser sa perception, qu'il n'est plus capable de libérer de l'énergie pour les tâches simples de la vie et n'est plus capable de vivre une vie autonome.

Ce qu'il y a de commun dans les cas de R.V. et de C.V., est leur obligation à investir des moyens mentaux et/ou physiques dans le fait de dé-penser ou de contre-penser, et que cette activité serve à restaurer un rapport supportable au monde, et en particulier un rapport supportable à leur perception du monde. Le terme de perception est à prendre au premier degré : ce qui est d'abord menaçant, tant pour R.V. que pour C.V., est le fait que de jeter un regard sur le monde puisse aboutir au vécu d'un envahissement par ce monde ; le fait de jeter un regard peut avoir comme conséquence que le monde entre en eux. Il semblerait donc, que la clinique va dans le sens de ce qu'indique Lenay, c'est-à-dire que le vécu de distance entre celui qui regarde et ce qui est regardé ne soit pas une évidence, mais que la mise en extériorité des percepts requiert une participation active du sujet.

Qui plus est, il est frappant de retrouver dans le cas de R.V. le besoin impératif d'imposer un mouvement de va-et-vient pour maintenir certaines images à distance. Malgré les différences qu'il y a certainement lieu de faire entre l'un et l'autre propos, il reste qu'il y a une résonance remarquable entre cette observation clinique et le propos de Lenay : « L'extériorité spatiale de la cible ne peut être constituée que par la possibilité d'aller et venir librement et réversiblement

autour d'elle, quittant et retrouvant alternativement le contact » (Lenay, p. 31) ; « C'est donc la réversibilité, la possibilité de revenir à une même position qui rend possible la construction d'un espace de perception » (*Ibid.*, p. 39) ; « Seul compte le savoir-faire de s'avancer réversiblement dans l'espace pour que celui-ci se constitue pour le sujet » (*Ibid.*, p. 41) ; « (...) la forme perçue est « extérieure » en tant que le champ récepteur doit aller et venir réversiblement autour d'elle » (*Ibid.*, p. 43). R.V. semble confirmer textuellement cette dynamique quand il dit par exemple, en commentant son propre mouvement d'inversion du mouvement premier : 'Tout doit retourner au même' ('Alles moet op hetzelfde terugkomen').

Cette résonance de propos peut mener à la formulation, au niveau des « contingences sensori-motrices » de la perception, de l'hypothèse déjà proposée antérieurement à propos du mécanisme à la base des perceptions hallucinatoires chez les psychotiques. Pour rappel et comme est mentionné dans l'article de Jacob, ces hallucinations, et en particulier les hallucinations verbales, pourraient résulter d'un dysfonctionnement au niveau du mécanisme de production des copies d'efférence. Ces copies d'efférence (voir Figure 1 dans l'article de Jacob), sont des copies des commandes motrices données qui, grâce à un mécanisme prédictif, peuvent anticiper – et atténuer du même coup – les réafférences sensorielles résultant de ces commandes motrices. Leur présence est en même temps un signal physiologique attestant du fait que le mouvement corporel associé est un mouvement intentionnel et actif du sujet et non un mouvement imposé de l'extérieur et subi passivement. Si, pour certains mouvements – comme par exemple, certaines articulations – le retour des copies d'efférence serait absent, le vécu du sujet serait un vécu uniquement proprioceptif et le mouvement associé serait dès lors obligatoirement interprété comme un mouvement imposé de l'extérieur, et non comme un mouvement commandé par le sujet lui-même. Au niveau du mouvement articulaire verbal, le vécu du sujet pourrait alors être qu'il « entend des voix ».

Or, si ce mécanisme est défaillant au niveau de certains mouvements articulaires dans la psychose, il n'est pas interdit de supposer que cette défaillance puisse être plus générale et valoir également au niveau des mouvements sensori-moteurs dont Lenay propose qu'ils soient constitutifs de la perception : « La perception est nécessairement une synthèse des successions d'actions et sensations. (...) Chaque position de la cible correspond seulement à un *invariant sensori-moteur*, c'est-à-dire une loi liant les actions aux sensations qui reste stable relativement aux variations de ces actions et sensations. La perception doit donc être ici l'accès à une loi de pointage liant les actions effectuées à leurs conséquences sensorielles » (Lenay, p. 30, en italiques dans le texte). Supposons que, parallèlement à ce qui est suggéré pour le mécanisme des hallucinations (Frith, 2005), il y ait (occasionnellement ou régulièrement) chez le psychotique défaillance du retour des copies d'efférence des mouvements constitutifs de la perception. Deux conséquences seraient à prévoir.

D'une part, comme l'indique Jacob (Jacob, p. 24) – mais en contrepoint à l'argument qu'il propose – il s'en suivrait une non-atténuation du retour perceptif comme est structurellement le cas pour le retour proprioceptif de tout mouvement actif et volontaire du sujet. Le propos de Jacob est qu'une non-atténuation du retour perceptif serait en contradiction avec le but même d'un mouvement supposé constitutif de la perception ; une approche éactive et externaliste de la perception serait dès lors en contradiction directe avec « une

théorie importante dans les neurosciences cognitives de l'action » (Jacob, p. 23), ce qui invaliderait cette approche. Or, les observations cliniques suggèrent une lecture différente : comme on le voit dans le cas de C.V., il se pourrait que cette non-atténuation soit plutôt détractrice de la perception normale ; il se pourrait qu'une perception normale *requiert* une atténuation du retour perceptif de façon à éviter une invasion de l'attention par les détails de cette perception comme dans le cas de C.V. Sans ce mécanisme protecteur, le sujet serait réduit et contraint à remplacer cette atténuation structurelle et inconsciente par une stratégie consciente d'atténuation ou d'inhibition exigeant des moyens mentaux et cognitifs au niveau de l'attention.

D'autre part, il s'en suivrait une non-reconnaissance du mouvement d'appréhension du monde par lequel le sujet se constitue tout en constituant activement et intentionnellement « son » monde. De façon similaire aux « voix », le sujet aurait le vécu d'un monde s'imposant sous forme de « sensations pénétrantes » – le terme exact qu'utilise R.V. pour témoigner de son vécu. A nouveau, pour faire barrage à cette invasion, le sujet s'en trouverait réduit et contraint à se réapproprié *consciemment* le sens de l'agentivité de sa perception en remplaçant un mécanisme sensori-moteur qu'on pourrait supposer structurellement inconscient par un mécanisme sensori-moteur conscient de va-et-vient – ou de balayage, pour reprendre le terme de Lenay – mobilisateur de moyens mentaux ou cognitifs supérieurs.

EN CONCLUSION : UNE EXTRAPOLATION VERS LE CONCEPTUEL ET LE LANGAGE

En finale, nous aimerions faire écho à une remarque de Lenay : « Remarquons que l'approche que nous proposons ici des phénomènes cognitifs a soigneusement évité la question du langage. » (Lenay, p. 49). Lenay se propose de traiter la question du langage comme d'« un problème ultérieur » qui s'interrogerait sur le « comment dans certaines conditions ces contenus [de l'expérience] peuvent être structurés ou modifiés via leur association à un système de signes linguistiques pour la réflexion ou l'expression » ajoutant : « la question est (...) mieux engagée que si l'on part de la syntaxe des signifiants avant de chercher comment elle pourra être porteuse d'un signifié, ce qui fait courir un grand risque de se laisser enfermer dans le formalisme » (*Ibid.*, p. 49). Abondant dans le sens de cette dernière formulation, il est possible de suggérer que ce qui a été caractérisé par cette approche éactive de la perception serait en fait extrêmement proche de – pour ne pas dire identique à – ce qui pourrait être supposé au niveau du langage, si l'on considère que le langage est physiologiquement et avant toute autre chose un mouvement articuloire (voir aussi Bazan et al., 2004 ; Bazan & Van Bunder, 2005). Partant de la supposition de Lenay qu'une perception se constitue par un mouvement de balayage, de va-et-vient ou de réversibilité, mouvement constitutif mais lui-même inconscient, c'est-à-dire activement atténué ou inhibé, on peut formuler l'hypothèse qu'il en va de même pour le mouvement articuloire : la perception du langage requerrait elle aussi que l'articulation se ferait en un mouvement réversible de va et vient, mouvement dont on n'aurait normalement pas conscience car structurellement inhibé. Or, les observations avec les patients psychotiques, qu'on suppose défailants dans leur système d'inhibition, permettent à nouveau de mettre à jour le balayage inconscient supposé. En effet, ce dont ils témoignent fréquemment est précisément que les mots, les lettres, les chiffres, les sons, les phrases et les images se jouent dans leurs têtes, se

tournent et se retournent. Quand par exemple, interrogeant C.V. sur ‘un pénis à travers mon couteau’, il lui est demandé si il ne voulait pas plutôt dire « un couteau à travers mon pénis », il répond ‘ça me venait comme ça, les mots s’étaient retournés’. Il montre une page avec la phrase écrite : ‘28-11-95 Een penis door mijn mes 28-11-1995’ ; le fait qu’il ait flanqué la phrase de part et d’autre par la même date confirme l’impression d’un mouvement retourné. Un autre patient encore, L.D., témoigne ouvertement et fréquemment de sa lecture réversible du dit. Quelques passages de diverses séances (26.09.2005 - 16.01.2006) : ‘Ik hoop dat er een dromedaris bestaat.’ (‘J’espère qu’il existe un dromadaire’), phrase dans laquelle dromedaris est égale à moordenaars (« assassins ») ; ‘de wijsheid van het meisje’ (‘la sagesse de la fille’), phrase dans laquelle meisje est égale à wijs (« sage ») qui réfère à wegwij (« orienté »), mot dans lequel weg est égale à gew-apend (« armé »), puisque la fille possède ‘une façon d’être armée de manière rusée et raffinée’ (‘een richting van gewapend te zijn op een geslepen, geraffineerde manier’) ; ‘Ge moet niet meer komen.’ (‘Tu ne dois plus venir.’), phrase dans laquelle komen est égal à mokken (« petites femmes ») et qu’il faut dès lors comprendre comme « Tu ne dois plus aller voir les petites femmes. » ; « doorgaan » (« avoir lieu ») est égal à « rode nagel » (« ongle rouge »), qui réfère au fait que normalement un ongle sur lequel on cesse une pression reprend une couleur rouge, sauf en cas d’intoxication où il reste blanc « pour cause de disparition des globules blancs », etc. Un jour, en session, alors qu’il semblait particulièrement envahi par cette perception chaotique, il a pris sa tête dans ses mains et soupirant de façon désespérée a formulé cette plainte : ‘Martel dans ma tête, des chiffres et des lettres dans ma tête, des chiffres et des lettres retournés, je n’arrive pas à arrêter ça, tout tourne et se retourne, lettres, mots, chiffres, ça me donne beaucoup de stress’ (‘Muizenissen in mijn kop, cijfers en letters in mijn kop, omgedraaide cijfers en letters, ik kan dat niet stilleggen, alles draait en keert, letters, woorden, cijfers, dat geeft me een zware stress.’, 23.01.2006). On pourrait dès lors supposer (et certains résultats psycholinguistiques à propos de l’ambiguïté linguistique vont dans ce sens – voir par exemple, Klein Villa et al., in press) que le langage se présente structurellement sous une forme phonologique polysémique, due entre autres aux lectures multiples et multidirectionnelles du train phonologique, mais que les lectures alternatives et non contextuelles soient structurellement inhibées ou désactivées. Tout comme ce qui fut proposé pour la perception de la propre articulation chez le psychotique (c’est-à-dire, « les voix ») ou comme ce qui est supposé ici pour le mécanisme éactif de la perception dans la psychose, on pourrait donc également supposer que le mécanisme de suppression structurel de la perception du langage serait défaillant à certains moments chez le sujet psychotique. Cette hypothèse aurait l’avantage de proposer un mécanisme unique pour certaines observations phénoménologiques très diverses dans la psychose en accord avec une théorie importante dans les neurosciences cognitives de l’action et une approche éactive de la perception.

REFERENCES

- Bazan A., De Preester H. et Van de Vijver G. (2004). *Representations in the Gap between Motor Intention and Motor Realization?* Poster presented at the 8th International Conference of the Association for the Scientific Study of Consciousness, Antwerp, Belgium.
- Bazan A. et Van Bunder D. (2005). Some comments on the emotional and motor dynamics of language embodiment, in De Preester H. & Knockaert V. (éds.), *Body*

- Image & Body Schema, Interdisciplinary Perspectives*, John Benjamins, pp. 49-107.
- Frith C (2005). The Self in Action: Lessons from Delusions of Control, *Consciousness and Cognition* (à paraître).
- Husserl E. (1974 [1954]). *L'origine de la géométrie*, Paris, P.U.F.
- Husserl E. (1961 [1913]). *Recherches Logiques 2. Recherches pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance, deuxième partie, Recherches II, IV, V*. Paris, P.U.F.
- Klein Villa K., Shevrin H., Snodgrass M., Bazan A., et Brakel L.A.W. (à paraître). Testing Freud's Hypothesis that Word Forms and Word Meanings are Functionally Distinct in the Unconscious: Subliminal Primary Process Cognition and its Links to Personality, *Neuro-psychoanalysis*.
- Quine W. Van Orman, (1953 [1948]). On what there is, in *From a Logical Point of View. 9 Logico-Philosophical Essays*, Cambridge, Ma., Harvard University Press,.
- Rheinberger H.J. (1997). *Towards a History of Epistemic Things. Synthesizing Proteins in the Test Tube*, Stanford University Press, California.